

Les Dunes.

La Panne! Saint-Idesbald! Les noms sont rudes, sans sonorités évocatrices! Et pourtant, ils sont chers à tous ceux qui, fuyant les villes encombrées et les plages à la mode, aiment la mer pour elle-même.

Par où faut-il aborder ce dernier refuge des dunes pittoresques? Deux routes se présentent : l'une, par Ostende, l'autre, par Adinkerke.

Ostende! Le train-bloc, puis, dès l'arrivée, le port avec son parfum âcre et l'air vif du large. Le tram blanc débouche en lançant son appel rauque. Il nous emporte vers Mariakerke, Westende, etc. Ces stations mondaines, avec leurs grands hôtels, leurs golfs bien entretenus et leurs routes trop nettes, ne préparent pas à goûter la beauté un peu sauvage des dunes.

Par Adinkerke, le tableau est tout différent. Point de train-bloc, sinon en été; après Gand, les convois les plus rapides prennent des allures d'écoliers en vacances. Pourquoi se presser, quand le paysage est si calme, si reposant? La plaine est unie et verte; le houblon s'enroule en guirlandes; les peupliers, penchés par le vent d'ouest, ont l'air de promeneurs arc-boutés contre la rafaie. De loin en loin, des moulins tournent joyeusement ou tendent leurs grands bras immobiles en un geste de prière.

Ce n'est ni en train, ni en voiture qu'il faudrait parcourir ce pays. Le bruit de moteur ou de fer-

raille trouble l'enchantement des sites. Il faudrait se promener à pied, patiemment, et seul.

La Flandre n'a pas l'attrait éblouissant de certaines contrées. Son charme, tout en demi-teintes, est plus subtil. Il faut s'en imprégner lentement, écouter, comme Guido Gezelle qui aimait si passionnément son coin de terre :

« *O 't ruischen van het ranke riet!
Hoe dikwijls, dikwijls zat ik niet,
Nabij den stillen waterboord,
Alleen en van geen mensch gestoord!* » (1)

Sérénité immuable des canaux, murmure du vent dans les peupliers et dans les roseaux, champs rouges de coquelicots, beffrois altiers, églises majestueuses et humbles chapelles, c'est toute la Flandre qui défile à nos yeux.

*
**

Voici Adinkerke, sa gare fleurie et son moulin noir.

L'année dernière encore, un tramway poussif et indescriptible cahotait les voyageurs jusqu'à la digue de La Panne. Aujourd'hui, ce tramway est à traction électrique et l'autobus ronronne et nous enlève dans nuage de poussière.

La Panne est une jolie petite ville d'eau, très

(1) O, le murmure du souple roseau! Que de fois, je m'assis au bord de la rive paisible, seul, sans voir une âme!

neuve, avec des villas toutes fraîches et des hôtels clairs. Ce sont là des avantages qu'elle n'est pas seule à posséder. Mais elle est entourée d'un merveilleux cadre de dunes.

Il fait bon, quittant la route Royale, prendre les sentiers tortueux et à peine battus. La dune a gardé sa beauté primitive : les « grands blancs » alternent avec les massifs de sureau ; les pins maritimes tordent leurs branches noueuses ; des pensées pâles et des glaucières d'or fleurissent en parterres modestes. Des faisans fendent l'air de leur vol lourd et des oiseaux bavards font ployer les branches des argousiers.

« piquants » qui s'accrochent aux robes, puis, tout à coup, elle apparaît, grise ou verte, parfois presque bleue, quand le ciel est très clair.

J'aime passionnément la mer, je l'aime en toute saison, mais c'est au printemps et en hiver qu'elle m'émeut le plus.

Qui dira le charme des longues soirées de juin où l'on sent vivre la dune : fuite éperdue des petits lapins, coassement des grenouilles qui se pâment au bord des étangs, chant du rossignol, appel mystérieux du coucou dans les bosquets proches et, par-dessus tout, accompagnement de



La Panne. — Les pins maritimes.

Un peu plus loin, des bouleaux et des peupliers se mirent dans l'eau calme d'un étang. Rien n'est plus imposant et plus exquis que ces petites oasis égayant l'aridité monotone de la dune.

Camp romain ! Un cirque très large, entouré de crêtes. On y a retrouvé des poteries, des monnaies. La légende et l'histoire y évoquent les Légions. Mais est-il un bout du sol belge qui ne s'en réclame ?

Plus loin, la végétation se resserre, devient presque inextricable ; le sentier serpente et se perd. On ne voit pas encore la mer, mais on la devine, on l'entend, toute proche. Il faut escalader encore plusieurs lignes de dunes, lutter avec les oyats et les

la mer qui déferle sur le sable en faisant bruire les coquillages ?

L'instant est unique, mais combien le goûtent ? Qui donc écoute le rossignol à cette heure déjà tardive où les réverbères s'allument à la digue, à cette heure où le jazz est roi ?

**

En hiver, le spectacle est plus sévère. L'eau et le ciel sont gris. Les vagues s'ourlent d'écume blanche. La mer chante, plus rauque, plus sauvage ; les mouettes planent, comme portées par le vent, puis descendent brusquement en poussant leur

petit cri aigre; des bandes de canards sauvages tracent des triangles noirs sur les nuages.

Les touristes ont fui, emportant leurs cabines, multicolores et informes. Les barques solitaires ont l'air d'épaves mystérieuses. C'est troublant, une barque de pêche. Sans doute, nombre d'entre elles ne vont pas très loin, mais elles ont connu les soirs calmes et tièdes, les ciels tout lumineux, les longs clairs de lunes traînant sur les eaux; elles ont connu aussi les heures de tempête où les hommes luttent désespérément; la mer les a ballottées; elle a fait gémir leur mâture et leur coque. Les prendra-t-elle un jour?

grands chapeaux cirés, venant de Coxyde surtout, les pêcheurs montent à cheval et poussent leur bête dans l'eau jusqu'au poitrail. Leur silhouette se détache lointaine et menue sur l'horizon gris. On dirait d'antiques et fiers chevaliers marins.

**

La Panne possède des souvenirs historiques. C'est là, au bout de la route Royale, que Léopold I^{er} débarqua, lors de son arrivée d'Angleterre. Une plaque apposée sur le mur de la Gendarmerie rappelle l'événement aux passants.

La chapelle de Notre-Dame de la Mer est toute



La Panne. — Un étang dans les dunes.

J'ai pitié de celles qui s'enlisent lentement dans le sable et qui meurent de lassitude. Des marchands sacrilèges les débitent comme vieux bois. Elles me rappellent ces héros que la mort a dédaignés sur les champs de bataille et qui finissent leurs jours usés et sans gloire.

Une coutume très jolie et assez ignorée survit en ce coin des Flandres : lorsqu'un pêcheur inaugure une nouvelle barque, il prend sa mère à bord. Arrivée au large, la mère bénit son fils et le bateau.

**

La pêche aux crevettes est très florissante à La Panne. Bottés, bardés de caoutchouc et coiffés de

proche. Nos Souverains y prièrent souvent, pendant les années de guerre.

Stella Maris! Même en notre siècle de scepticisme, elle attire les promeneurs en quête d'un réconfort et les pêcheurs l'invoquent à l'heure où la houle soulève leur pauvre coquille.

**

Sur la route de La Panne à Coxyde, un autre sanctuaire plus modeste encore, plus primitif, plus isolé, mais combien plus romantique, attire le regard : c'est la petite chapelle de Saint-Idesbald.

Trapue, toute blanche sous son toit moussu, elle est à peine plus grande qu'une maison de

pêcheur. Des sureaux se pressent contre ses vieux murs et tendent leurs fleurs blanches à ses fenêtres. Les fidèles s'y recueillent en prières ardentes.

« Dieu ne dédaigne pas l'église paysanne,
L'encens moins pur et la musique moins sa-
[vante. »

*
**

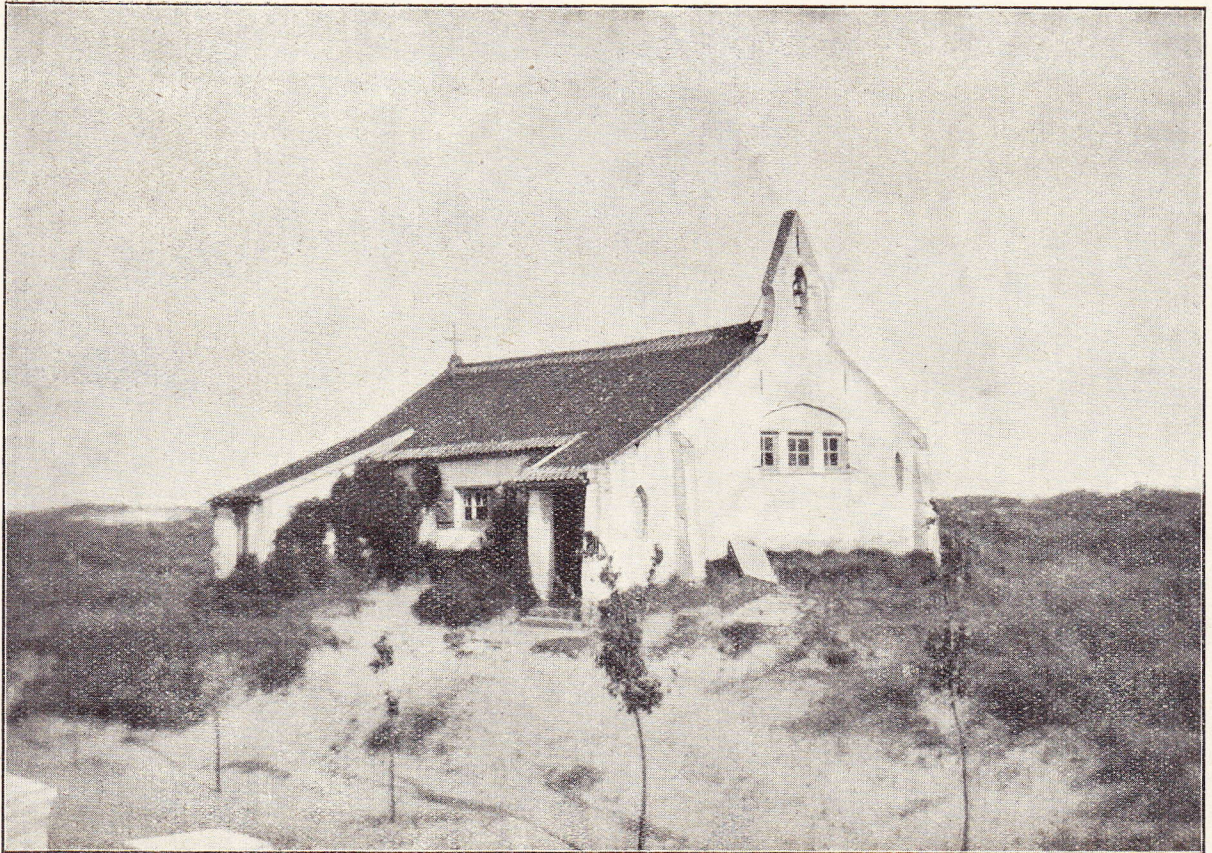
Mais si belles que soient les dunes, si attrayante que soit la campagne environnante, on ne peut s'empêcher de revenir toujours à la mer.

Pour bien la voir, pour l'aimer, il ne suffit pas d'arpenter une digue par un beau jour d'été ; il

dirait la brise qui jase dans les feuilles d'argent d'un jardin enchanté.

Qui donc a pu dire que la mer est toujours pareille ? Mais elle change, non pas tous les jours, mais à chaque minute, tour à tour ridée ou unie comme un grand miroir. Coquette comme une courtisane, elle se pare d'un nuage qui la fait plus sombre, d'un rayon de lumière qui tout à coup éclaire une vague lointaine, d'un coucher de soleil qui traîne des reflets roses et mauves jusque sur le sable.

*
**



Saint-Idesbald. — La Chapelle.

ne suffit même pas de descendre en bandes bruyantes sur une plage de sable fin.

Non, il faut y venir par tous les temps et surtout par les plus rudes. Il faut, sans peur de se mouiller les pieds, sans peur du vent brutal, de la pluie qui cingle ou du soleil qui darde, se promener, seul, tout au bord de l'eau. Le vent rafle l'écume blanche, la disperse en franges claires ; tantôt grises, tantôt vertes, les vagues bondissent en grondant, puis, félines, elles s'amenuisent et rampent sur le sable. Les coquillages roses ou blonds bruissent sous la caresse de l'eau et l'on

La Mer du Nord est douce à ceux qui souffrent.

Un paysage trop éclatant est parfois brutal. Ici, au contraire, tout est en demi-teintes. La plage s'étend, infinie ; on peut y marcher, fuir ses ennuis. La mer, sans se lasser, pleure avec nous ; sa voix monte et descend ; monotone et berceuse, elle apaise, elle endort notre douleur.

Et si nous sommes heureux, si c'est le cœur léger que nous nous promenons, c'est elle encore qui exalte notre joie et accompagne, de sa belle voix grave, la musique enivrante qui vibre en nous.

YVONNE DU JAQUIER.



L'Ourthe, à Sy.

(Photo E. v. Schindeler)

TOURING CLUB
de Belgique

Revue et Bulletin officiel no 9.
1^{er} mai 1933